Antonin Artaud

Lettres de Rodez

★

GLM

Lettres de Rodez

★

G L M

★

à Paris
6 rue Huyghens

Copyright by GLM 1946

Antonin Artaud

Lettres de Rodez

★

GLM

Lettres
de
Rodez

A Monsieur Henri Parisot
Rodez, 17 Septembre 1945.

Cher Monsieur,

J'AI bien reçu votre lettre me disant que vous compreniez que ma situation me pesait. Je vous ai dit aussi de publier le Voyage au Pays des Tarahumaras, et je vous ai écrit une lettre à publier à la place du supplément que je vous avais envoyé en 1943. *Tout cela est très bien mais, cher ami, nous n'en sommes plus là. Il y a autre chose en ce moment sur la terre et à Paris que la littérature, les éditions et les revues. Il y a une vieille affaire dont tout le monde parle,*

se parle à soi-même, mais dont personne dans la vie ordinaire ne veut parler publiquement, bien qu'elle se passe publiquement à tout instant dans la vie ordinaire, et dont, par une espèce de nauséabonde tartufferie générale, personne ne veut avouer qu'il s'est rendu compte, qu'il l'a vue et l'a vécue. Cette affaire s'appelle une affaire d'envoûtement général, à laquelle tout le monde peu ou prou participe un jour plus et l'autre moins, mais en prétendant ne pas le savoir, et en voulant se cacher à soi-même qu'il y participe tantôt avec son inconscient, tantôt avec son subconscient, et de plus en plus avec toute sa conscience. Le but de ces envoûtements est d'empêcher une action que j'ai entreprise depuis des années et qui est de sortir de ce monde puant et d'en finir avec ce monde puant. Si j'ai été interné il y a huit ans et maintenu interné depuis huit ans, c'est du fait d'une action patente de la mauvaise volonté générale qui ne veut à aucun prix que M. Antonin Artaud, écrivain et poète, puisse réaliser dans la vie les idées qu'il manifeste dans les livres, parce qu'on sait que M. Antonin Artaud a en lui des moyens

d'action dont on veut l'empêcher de se servir, quand il veut, avec quelques âmes qui l'aiment, sortir de ce monde servile, asphyxiant d'idiotie et pour les autres et pour lui, et qui se complaît dans cette asphyxie. Les gens sont bêtes. La littérature, vidée. Il n'y a plus rien ni plus personne, l'âme est insane, il n'y a plus d'amour, plus même de haine, tous les corps sont repus, les consciences résignées. Il n'y a même plus l'inquiétude, qui a passé dans le vide des os, il n'y a plus qu'une immense satisfaction d'inertes, de bœufs d'âmes, de serfs de l'imbécillité qui les opprime et avec laquelle ils ne cessent nuit et jour de copuler, de serfs aussi plats que cette lettre où j'essaie de manifester mon exaspération contre une vie menée par une bande d'insipides qui ont voulu à tous imposer leur haine de la poésie, leur amour de l'ineptie bourgeoise dans un monde intégralement embourgeoisé, avec tous les ronronnements verbaux des soviets, de l'anarchie, du communisme, du socialisme, du radicalisme, des républiques, des monarchies, des églises, des rites, des rationnements, des contingentements, du marché

noir, de la résistance. Ce monde tous les jours se survit, alors qu'autre chose se passe et que tous les jours aussi l'âme est appelée à enfin naître et être. Mais vous n'y croyez pas M. Parisot. Cela est ce que je pense, et ce que je pense et ce que je fais, je l'ai déjà tenté à Marseille en 1917, *pendant l'autre guerre, et tous les gueux, les travailleurs, les maquereaux de Marseille m'ont suivi et un chauffeur de taxi a voulu me voiturer gratis, et un homme dans la foule m'a passé un révolver pour me défendre contre la police, et c'est pour avoir provoqué une insurrection de cet ordre à Dublin que j'ai été déporté. Ce n'est pas une raison pour me faire passer pour fou afin de se débarrasser de moi et m'endormir à l'électro-choc afin de me faire perdre la mémoire médullaire de mon énergie. Tout cela m'est personnel et ne vous intéresse pas, je le sens, parce qu'on lit les mémoires des poètes morts, mais, vivants on ne leur enverrait pas une tasse de café ou un verre d'opium pour les réconforter. Aussi n'est-ce pas pour vous demander de me plaindre que je vous écris, mais simplement pour vous avertir que, ma*

situation étant intenable, les choses vont casser, bien que vous ne puissiez y croire, car je ne puis admettre que des groupes d'envoûteurs pris à toutes les classes de la société se disposent sur certains points de Paris afin de chercher à influencer et impérer ma conscience à moi Artaud, eux, repasseurs, blanchisseurs, droguistes, épiciers, marchands de vins, manutentionnaires, employés de banque, comptables, commerçants, flics, médecins, professeurs d'université, employés d'administration, prêtres enfin, prêtres surtout, religieux, moines, frères convers, c'est-à-dire incapables, inaptes, tous fonctionnaires de l'esprit, un esprit appelé par les catholiques le Saint-Esprit et qui n'est que l'issue anale et vaginale de toutes les messes, de tous les chrêmes, de tous les viatiques, de toutes les bénédictions, de toutes les élévations, de toutes les extrême-onctions sans compter les ablutions et le nard rituellement brûlé des brahmanes, les tournoiements des derviches, les rosaces inchristées parce qu'incrustées des cathédrales, les croisements rotuliens avec les talons sous les fesses des bouddhas, et les

invocations intranaturelles des lamas. Tout cela est bien pire et bien plus ténébreux à cette heure que la querelle des universaux et je ne veux pas pendant que je suis dans un asile d'aliéné, être retenu interné et empêché de retrouver ici mes cinq filles premières nées : Nénéka Chilé, Catherine Chilé, Cécile Schramme, Annie Besnard, Yvonne Nel Dumonchel, plus quelques autres en tête desquelles Sonia Mossé, Yvonne Gamelin, Josette Lusson, Colette Prou (assassinée à coups de hache dans une cellule de l'hôpital du Hâvre par un gardien soudoyé par la Sûreté Générale, pendant que j'étais retenu en camisole de force avec les pieds attachés au lit), et je le veux d'autant moins que ces envoûtements magiques sont produits, la plupart du temps, par des groupes de français à Paris, qui se réunissent à certaines heures du jour ou de la nuit dans certaines rues écartées du côté de Notre-Dame des Champs, de la porte d'Orléans ou de Versailles, du cimetière Montmartre, du Père-Lachaise, des Invalides, de l'avenue de la Motte-Picquet, du Parc Monceau, des Champs-Elysées, etc, etc...

Quand ces envoûtements se produisent, la circulation est pour une heure interdite par la police dans la rue où ils se produiront, et il y en a eu de tels il y a quinze jours avenue de la Motte-Picquet, il y en a eu avant-hier rue de Prony vers 4 heures de l'après-midi, il y en a eu hier soir vers 11 *heures (donc le dimanche* 16 *septembre) place de la Concorde, sur les Champs-Elysées, du côté du Ministère de la Marine. Tous les français ont oublié par envoûtement consenti qu'à ces envoûtements j'ai répondu par des monceaux de cadavres dans Paris même, et que les rues où ces cadavres étaient tombés ont été aussi interdites par la police, le temps que les fossoyeurs et les cantonniers puissent ramasser les morts et nettoyer la rue, mais cela personne n'a plus voulu le savoir afin de s'offrir le luxe de croire que la vie ordinaire continuait, et les populations de Paris et de la terre commencent à être terriblement clairsemées, M. Henri Parisot, mais tous ceux qui ont perdu un parent ou un ami ont reçu l'ordre de ne rien dire et de ne pas se plaindre, afin que cette monstrueuse*

affaire puisse espérer être étouffée pendant que j'aurai ici colique sur colique et diarrhée sur diarrhée et c'est le moins que je puisse vous dire. Je vous prie de lire et de relire plusieurs fois cette lettre avec la plus grande attention, et vous y comprendrez le sort que la France bourgeoise fait subir à un écrivain insurgé.

Antonin Artaud.

Rodez, 22 septembre 1945.
A Monsieur Henri Parisot

Mon cher ami,

JE n'ai pas fait de traduction de Jabberwocky. J'ai essayé d'en traduire un fragment mais cela m'a ennuyé. Je n'ai jamais aimé ce poème qui m'a toujours paru d'un infantilisme affecté; j'aime les poèmes jaillis et non les langages cherchés. Je veux, quand j'écris ou que je lis, sentir bander mon âme comme dans la Charogne, la Martyre ou le Voyage à Cythère de Baudelaire. Je n'aime pas les poèmes ou les langages de surface et qui respirent

d'heureux loisirs et des réussites de l'intellect, celui-ci s'appuyât-il sur l'anus mais sans y mettre de l'âme ou du cœur. L'anus est toujours terreur, et je n'admets pas qu'on perde un excrément sans se déchirer d'y perdre aussi son âme, et il n'y a pas d'âme dans Jabberwocky. Tout ce qui n'est pas un tétanos de l'âme ou ne vient pas d'un tétanos de l'âme comme les poèmes de Baudelaire et d'Edgar Poe n'est pas vrai et ne peut pas être reçu dans la poésie. Jabberwocky est l'œuvre d'un castré, d'une espèce de métis hybride qui a trituré de la conscience pour en faire sortir de l'écrit, là où Baudelaire a fait sortir des eschares d'aphasie ou de paraplégie et Edgar Poe des muqueuses acides comme de l'acide prussique, de l'acide d'alcoolie, et cela jusqu'à l'empoisonnement et la folie. Car si Edgar Poe a été trouvé mort un matin au bord d'un trottoir à Baltimore, ce n'est pas dans une crise de delirium tremens due à l'alcool, mais parce que quelques saligauds qui haïssaient son génie et ne voulaient pas de sa poésie l'ont empoisonné pour l'empêcher de vivre et de manifester l'insolite, horrifique

dictame qui se manifeste dans ses vers. On peut inventer sa langue et faire parler la langue pure avec un sens hors grammatical mais il faut que ce sens soit valable en soi, c'est-à-dire qu'il vienne d'affre, — affre cette vieille serve de peine, ce sexe de carcan enfoui qui sort ses vers de sa maladie: l'être, et ne supporte pas qu'on l'oublie. Jabberwocky est l'œuvre d'un profiteur qui a voulu intellectuellement se repaître, lui, repu d'un repas bien servi, se repaître de la douleur d'autrui. Et cela ne s'est jamais vu dans son poème et personne ne l'a jamais dit. Mais je le dis parce que je l'ai senti. Quand on creuse le caca de l'être et de son langage, il faut que le poème sente mauvais, et Jabberwocky est un poème que son auteur s'est bien gardé de maintenir dans l'être utérin de la souffrance où tout grand poète a trempé et où, s'accouchant, il sent mauvais. Il y a dans Jabberwocky des passages de fécalité, mais c'est la fécalité d'un snob anglais, qui frise en lui l'obscène comme des frisettes au fer chaud, comme d'une sorte de tasteur de l'obscène qui se garderait bien d'être obscène,

lui, comme Baudelaire dans son aphasie terminale ou comme Edgar Poe sur sa bouche d'égout le matin où il fut trouvé mort d'une apoplexie d'acide prussique ou de cyanure de potassium. Jabberwocky est l'œuvre d'un lâche qui n'a pas voulu souffrir son œuvre avant de l'écrire, et cela se voit. C'est l'œuvre d'un homme qui mangeait bien, et cela se sent dans son écrit. J'aime les poèmes des affamés, des malades, des parias, des empoisonnés : François Villon, Charles Baudelaire, Edgar Poe, Gérard de Nerval, et les poèmes des suppliciés du langage qui sont en perte dans leurs écrits, et non de ceux qui s'affectent perdus pour mieux étaler leur conscience et leur science et de la perte et de l'écrit. Les perdus ne le savent pas, ils bêlent ou brâment de douleur et d'horreur. Abandonner le langage et ses lois pour les tordre et dénuder la chair sexuelle de la glotte d'où sortent les âcretés séminales de l'âme et les plaintes de l'inconscient est très bien, mais à condition que le sexe se sente comme un orgasme d'insurgé, éperdu, nu, utérin, piteux aussi, naïf, étonné d'être réprouvé, et qu'il n'apparaisse pas, ce travail,

comme la réussite d'un manque où le style pue à chaque angle de ses discordances les relents d'un esprit repu, parce que l'homme s'est bien repu, quand même son manque comme dans Jabberwocky est provoqué comme une nourriture aliciante de plus. J'aime les poèmes qui puent le manque et non les repas bien préparés. Et j'ai contre Jabberwocky quelque chose de plus. C'est que j'avais eu depuis bien des années une idée de la consomption, de la consommation interne de la langue, par exhumation de je ne sais quelles torpides et crapuleuses nécessités. Et j'ai, en 1934, *écrit tout un livre dans ce sens, dans une langue qui n'était pas le français, mais que tout le monde pouvait lire, à quelque nationalité qu'il appartînt. Ce livre malheureusement a été perdu. Il a été imprimé à très peu d'exemplaires, mais des influences abominables de personnes de l'administration, de l'église, ou de la police se sont entremises pour le faire disparaître, et il n'en est resté qu'un exemplaire que je n'ai pas mais qui est resté entre les mains de l'une de mes filles: Catherine Chilé. Celle-ci était infirmière*

en 1934 à l'hôpital Saint-Jacques, où elle préparait son diplôme de médecin. Je la vois sans cesse autour de moi et je sais qu'elle fait en ce moment l'impossible pour parvenir jusqu'à Rodez, mais je ne sais plus exactement où elle est, je veux dire où elle en est de ce voyage jusqu'à moi. Je ne crois pas que tout ceci puisse vous paraître du roman maintenant que vous avez vu les hordes d'esprits assassins qui tourbillonnent autour de moi pour m'empêcher de travailler, et de vous, pour vous empêcher d'être.

Je vous demande de publier cette lettre-ci qu'André Breton aurait certainement publiée, il y a vingt-cinq ans, avec joie, dans la Révolution Surréaliste. Aujourd'hui, elle ne fera même plus scandale, mais il y a assez d'envoûtements flottant de par l'air à travers toutes les consciences pour insinuer que ses idées sont faibles et qu'il faut un critique d'une autre trempe que moi pour toucher à Jabberwosky. Mais je suis sûr qu'un lecteur de mes œuvres posthumes (pensez donc!) dans quelques années la

comprendra — car il faut le recul du temps ou des bombes pour juger de la situation comme il convient.

Ayant écrit un livre comme Letura d'Eprahi Talli Tetr Fendi Photia O Fotre Indi, je ne peux pas supporter que la société actuelle dont vous ne cessez de souffrir comme moi, *ne m'en laisse plus que la latitude d'en traduire un autre fait à son imitation. Car Jabberwocky n'est qu'un plagiat édulcoré et sans accent d'une œuvre par moi écrite et qu'on a fait disparaître de telle sorte que moi-même je sais à peine ce qu'il y a dedans.*

Voici quelques essais de langage auxquels le langage de ce livre ancien devait ressembler. Mais on ne peut les lire que scandés, sur un rythme que le lecteur lui-même doit trouver pour comprendre et pour penser :

ratara ratara ratara
atara tatara rana

otara otara katara

otara ratara kana

ortura ortura konara
kokona kokona koma

kurbura kurbura kurbura
kurbata kurbata keyna

pesti anti pestantum putara
pest anti pestantum putra

mais cela n'est valable que jailli d'un coup; cherché syllabe à syllabe cela ne vaut plus rien, écrit ici cela ne dit rien et n'est plus que de la cendre; pour que cela puisse vivre écrit il faut un autre élément qui est dans ce livre qui s'est perdu.

Les prochains événements remettront tout cela au point.

Antonin Artaud.

A Monsieur Henri Parisot
Rodez, 6 Octobre 1945.

Cher Monsieur,

JE vous écris au crayon, n'ayant pas d'encre et ne pouvant pas en avoir, car ici les autres internés renversent mes flacons d'encre sur mes livres et mes écrits.

Je ne suis pas allé au Mexique faire un voyage d'initiation ou d'agrément, bon ensuite à raconter dans un livre que l'on lit au coin de son feu ; je suis allé y retrouver une race qui puisse me suivre dans mes idées. Si je suis poète ou acteur ce n'est pas

pour écrire ou déclamer des poésies, mais pour les vivre. Lorsque je récite un poème, ce n'est pas pour être applaudi mais pour sentir des corps d'hommes et de femmes, je dis des corps, *trembler et virer à l'unisson du mien, virer comme on vire, de l'obtuse contemplation du bouddha assis, cuisses installées et sexe gratuit, à l'âme, c'est-à-dire à la matérialisation corporelle et réelle d'un être intégral de poésie. Je veux que les poèmes de François Villon, de Charles Baudelaire, d'Edgar Poe ou de Gérard de Nerval deviennent vrais, et que la vie sorte des livres, des revues, des théâtres ou des messes qui la retiennent et la crucifient pour la capter, et passe sur le plan de cette interne magie de corps, de ce transvasement utérin de l'âme à l'âme, qui corps par corps et faim d'amour pour faim, libère une énergie sexuelle enfouie sur laquelle les religions ont jeté l'excommunication et l'interdit, et que la tartufferie hypocrite du siècle distille dans ses partouses secrètes, en haine de la poésie. Le sexe est sombre, et, Henri Parisot, parce que la poésie l'est encore plus. L'harmonique du ton générateur de la Martyre,*

de la Charogne, ou de la Belle Heaulmière est un puits, où la faim utérine de l'âme, pleure un amour qui ne s'est pas produit, où le fécal du corps surnaturel de l'âme se tord à mort de n'être pas produit. Ce siècle ne comprend plus la poésie fécale, l'intestine malheur, de celle, Madame Morte, qui depuis le siècle des siècles, sonde sa colonne de morte, sa colonne anale de morte dans l'excrément d'une survie abolie, cadavre aussi ses moi abolis, et qui pour le crime de n'avoir pu être, de jamais n'avoir pu être un être, a dû tomber pour se sonder mieux être, dans ce gouffre de la matière immonde et d'ailleurs si gentiment immonde où le cadavre de Madame Morte, de madame utérine fécale, madame anus, gehenne d'excrément par gehenne, dans l'opium de son excrément, fomente fama, le destin fécal de son âme, dans l'uterus de son propre foyer. L'âme, dit le corps enterré de l'être, est ce qui, focal de la survie de l'être, tombe, fécal comme un excrément et s'entasse dans son excrément. J'ai vu devant moi de beaucoup de cercueils tomber je ne sais quelle matière noire, quelle immortel arum de ces muets de

vivre, qui miettes de matière, en miettes, goutte par goutte, s'abolissaient. Le nom de cette matière est caca, et caca est la matière de l'âme, dont j'ai vu tellement de cercueils répandre leurs flaques devant moi. Le souffle des ossements a un centre et ce centre est le gouffre Kah-Kah, Kah le souffle corporel de la merde, qui est l'opium d'éternelle survie. Toute la merde sortie de l'entassement de tant de cercueils est un opium arraché à l'âme qui ne s'était pas encore assez fixée dans le gouffre de sa fécalité, le focal de sa fécalité. L'âme aime jusqu'à la mort, jusqu'à l'odeur immortelle de sa morte et il n'est pas de mort ni de tombe qu'on puisse accuser de sentir mauvais. L'odeur du cul éternel de la morte est l'énergétique opprimée d'une âme à qui l'homme a refusé la vie pho ti ti ananti phatiame fa ti tiame ta fatridi. Je suis à cul, dit l'homme de la vie pour signifier qu'il est au fond de sa morte, que le tain du miroir de son âme est un gouffre percé pour lui. Et cette âme est la poésie, et la poésie perdue est une âme dont personne ne veut plus aujourd'hui. Je ne sais pas si les Tarahumaras ont bien voulu

de cette âme, humus viride de décomposition, et qui par humus et virus fait acide, acide de la survie dans la vie. Vivre c'est éternellement se survivre en remâchant son moi d'excrément, sans nulle peur de son âme fécale, force affamante d'enterrement. Car toute humanité veut vivre mais elle ne veut pas payer le prix, et ce prix est le prix de la peur. Il y a pour être une peur à vaincre et cela consiste à emporter la peur, le coffre sexuel entier de la ténèbre de la peur, en soi, comme le corps intégral de l'âme, toute l'âme depuis l'infini, sans recours à aucun dieu derrière soi. Et sans rien oublier de soi. Et quand des envoûtements ont lieu, jour après jour dans tout Paris, pour m'empêcher de sarcler mon âme, d'en reprendre l'orifice enfoui, que toute religion a eu le puffisme de déclarer frappé d'interdit, on ne continuera plus à me dire, et nul ne viendra me dire ici que je suis fou de rechercher ce dictame corporel *de l'âme, matière magique de poésie. Car c'est de quoi on m'accuse et c'est pourquoi je suis depuis huit ans interné, et que j'ai été mis en camisole, empoisonné, et* endormi à l'électricité,

c'est pour avoir voulu trouver la matière fondamentale de l'âme *et la dégager en fluides fonciers. Ces envoûteurs ne sont pas seulement tout Paris, ils sont aujourd'hui toute la terre, toute aux ordres partout obéis des maîtres haineux de l'Himalaya. Lesquels ne sont que le subconscient de toute vilenie ou de tout crime, des saletés et des crimes de tout homme, qui avec le corps entier de chaque homme se transportent sur l'Himalaya, croyant s'y mettre à l'abri de la colère qui depuis* 49 *ans monte en moi. Moi je reproche aux hommes de ce temps, de m'avoir fait naître par les plus ignobles manœuvres magiques dans un monde dont je ne voulais pas, et de vouloir par des manœuvres magiques similaires m'empêcher d'y faire un trou pour le quitter. J'ai besoin de poésie pour vivre, et je veux en voir autour de moi. Et je n'admets pas que le poète que je suis ait été enfermé dans un asile d'aliénés parce qu'il voulait réaliser au naturel sa poésie. J'admets encore moins que des groupes d'envoûteurs, où toute la population parisienne ne cesse nuit et jour de se relayer, se disposent à de certaines heures entendues*

et prévues d'avance dans les rues ou sur les boulevards afin de lancer sur moi des flots de haine que chacun, jupes relevées ou pantalons déboutonnés puise au fond de sa sexualité, et que je m'entende dire que j'exagère ou que je délire lorsque j'accuse ces manœuvres infâmes que tout le monde dans Paris a vues. Il y a eu une partouse de ce genre avant-hier vers onze heures Boulevard de la Madeleine, près du café des Mathurins; il y en a eu sans arrêt devant l'église Notre-Dame des Champs il y a quelques semaines, le Boulevard du Montparnasse étant à ces moments-là fermé une demi-heure ou un quart d'heure à la circulation. Il y en a eu avenue de la Motte-Picquet il y a quinze jours, les promoteurs de la partouse obscène s'étant enfermés dans un café à peu près en face de la taverne Labrunie, d'où ils menaient leurs envoûtements avec l'aide d'un groupe de parisiennes et de parisiens sur le trottoir. De ces envoûtements d'obtuse et criminelle sanie, il y en a eu un tout à fait sensationnel hier soir du côté de la poste de l'avenue de Ségur. Il était entre onze heures et minuit. Le

résultat en a été pour moi une angoisse de mort et un rat qui s'est niché dans un morceau de pain que j'avais à côté de moi sur une table et l'a dévoré de l'intérieur, couvrant mes livres de crottes de rat. Une partie de cet envoûtement est d'ailleurs partie d'un petit groupe de gens attablés au Dôme, qui connaissent la mesure occulte de mon entre-cuisse à mon cerveau, et s'offrent le luxe de me goûter de loin avec leur langue et toute la lippue libido de la gourmandise d'accapareurs qu'ils peuvent y mettre, de me goûter en tastant, comme le fœtus d'un nouveau-né. Pour lutter contre une aussi hideuse infamie il n'y a que l'écrabouillement de la force et c'est ce à quoi j'ai eu recours un jour sur une place de Dublin en septembre 1937. *Les Irlandais sont des catholiques acharnés, et le fond du catholicisme est de goûter dieu le moi dans la messe de tout l'obscène appui, avec l'obscène pesanteur phallique d'une langue qui prie comme si du souffle de sa poitrine elle faisait luxurieusement juter son lait en jouissant.*

C'est ce que l'hypocrite tartuffe de tout chrétien fait en astral dans son âme, et qu'il

dissimule onctueusement sous les mains jointes de sa vie. Et c'est ce que des gens, au Dôme ou avenue de Ségur, n'ont plus fait hypocritement et en astral, mais carrément et corporellement.

Je n'étais pas à Dublin seul à 1 *contre* 1.000. *J'étais seul avec une canne spéciale que tout le monde a pu voir à Paris en Mai, Juin, Juillet et Août* 1937, *époque où parut le Voyage au Pays des Tarahumaras. Je me suis promené avec cette canne au café des Deux Magots, au Dôme, à la Coupole, et un peu partout dans Paris. Je l'ai montrée de fort près à André Breton et à divers autres amis. Elle m'était venue d'un ami que vous connaissez, René Thomas, qui habitait à l'époque* 21 *rue Daguerre, lequel la tenait de la fille d'un sorcier savoyard dont il est question dans la prophétie de Saint-Patrick. Et il est question aussi de cette canne dans la prophétie de Saint-Patrick, publiée tout au long dans le dictionnaire d'hagiographie et que j'ai lue pour la première fois en* 1934 *à la Bibliothèque Nationale. Cette canne a* 200 *millions de*

fibres, et elle est incrustée de signes magiques, représentant des forces morales et une symbolique anténatale qui est d'ailleurs à reprendre, parce qu'elle empêchait le principe de la canne, du bâton foudroyant en soi, d'avoir toute l'action qu'il peut avoir, mais qui ne nie pas le principe du feu, cette symbolique, puisqu'elle en vient et a voulu criminellement le détourner vers une idée de la prédestination des êtres, qui, quelque mal qu'ils aient pu faire, ne pourront pas un jour ne pas être sauvés. Quoi qu'il en soit je ne me suis servi de cette canne en Irlande que pour imposer silence à tous les aboyeurs, et je n'ai été mis en prison et déporté, que parce que je me suis rendu compte moi-même qu'elle ne valait rien comme moyen de défense et que je devenais moi-même très mauvais, c'est-à-dire inepte, idiot et insipide d'âme à mesure que je l'employais. Cette canne, dit la légende, serait la canne même de Lucifer qui se crut dieu, et ne fut que son vampire. Elle passa par les mains de Jésus-Christ, puis de Saint-Patrick.

J'en ai planté et constitué une autre que

j'attends ici d'un moment à l'autre, et je n'ai cessé d'y travailler ici. Quand elle sera prête la bataille reprendra, et je vous ai déjà dit que, comme je suis allé en 1936 *au Mexique, je compte maintenant entreprendre un grand voyage du côté de l'Himalaya.*

Antonin Artaud.

A Monsieur Henri Parisot
Rodez, 9 Octobre 1945.

Cher Monsieur,

OUI, je serai très heureux de vous confier la publication des dernières lettres que je vous ai écrites. Mais je vous ai écrit il y a 2 jours une nouvelle lettre que je vous demande de joindre au Voyage au Pays des Tarahumaras. *Je crois d'ailleurs qu'elle vous intéressera à cause de tout ce qu'elle contient. Je suis en train de préparer deux livres :* Le Surréalisme et la fin de l'ère chrétienne, *et surtout* Mesure sans mesure, *où j'essaye de trouver un nouveau langage:*

être ce chien pataud qui marche les jambes écartées portant son cœur perpétuellement entre les cuisses et non une grue qui balaie autour d'elle son postérieur pour le montrer.

orka ta kana izera
kani zera tabitra

Car l'indéfini est une presse

Ora bulda nerkita

qui écrase même son pressoir jusqu'à en faire sortir en lui-même le sang même de l'infini, non comme un état mais comme un être.

Dites-moi si vous avez reçu ma dernière lettre.

A vous,

Antonin Artaud

P.-S. *Il y a en ce moment une affaire de possession saugrenue qui remplit toute la terre. Elle est menée par un certain nombre de sectes d'initiés que je connais fort bien et que je poursuis depuis au moins trente ans, c'est-à-dire depuis un certain jour du printemps* 1915, *où j'ai été frappé d'un coup de couteau dans le dos, par deux souteneurs, cours Devilliers à Marseille, devant l'église des Réformés. J'avais à ce moment-là* 19 *ans. Je passais devant la pharmacie qui fait l'angle du cours Devilliers et du boulevard de la Madeleine, lorsque je vis rôder autour de moi deux hommes de mauvaise mine, qui m'inspirèrent l'idée que j'allais être frappé par eux; je ne les connaissais pas et l'un des deux me sourit, comme pour me dire: «Non, tu n'as rien à craindre de nous, ce n'est pas toi que nous cherchons.» Puis je vis son visage changer, et à la place de l'homme qui me souriait, je vis dans le même corps un masque de bestialité qui me frappa parce qu'il me sembla ne pas appartenir à cet homme, et j'y sentis passer une torsion affreuse. «Qui suis-je et qu'est-ce que*

je veux, sembla-t-il se dire tout d'un coup, cet homme n'est pas mon ennemi je ne le connais pas et je ne vais pas le frapper.» Et il s'en alla. Je commençais donc à remonter le boulevard de la Madeleine, lorsque je sentis l'air derrière moi secoué comme par un déchirement; je pensais: «C'est l'âme du maquereau qui se déchire» et je n'eus pas le temps de me retourner que je sentis une lame de couteau me déchirer l'arrière du cœur, dans le dos, un peu vers le haut de l'omoplate, à deux centimètres de la colonne vertébrale. Et je sentis qu'avant le coup un corps était tombé derrière moi, je tombai moi aussi par terre, mais je pensai, ce n'est pas encore mon heure dernière, le sang s'en ira, il s'étanchera, et dans cette idée je me relevai avec une terrible douleur qui peu à peu d'ailleurs se calma. Le maquereau à terre me dit: «Ce n'est pas moi, et pour rien au monde je n'aurai voulu vous frapper. Je vous connais, bien que vous m'ayez oublié, et je sais qui vous êtes; j'ai essayé d'éviter le coup qu'on voulait m'obliger à vous porter, et si mon corps vous l'a peut-être un peu porté, c'est que j'ai été

tout d'un coup possédé, mais mon âme ne vous l'a pas porté, et je suis tombé pour l'arracher à mon corps.» Je lui répondis: «Je sais très bien qui a voulu me frapper, et c'est un ange, mais ce n'est pas vous. C'est une vieille histoire qui remonte à avant le commencement, et à mesure que je lui parlais, cette histoire d'un crime oublié me revenait, où Jésus-Christ est un macaque de boxon et de claque, et Lucifer le bénisseur de Dieu. «Cette histoire, lui dis-je, nous mènera loin et elle est loin d'être finie», et elle m'a mené en effet jusqu'à l'asile de Rodez où je me trouve actuellement à l'ombre de la cathédrale la plus catholique de la terre, qui dégage jour et nuit sur moi des ondes imprescriptibles d'envoûtements. J'ai encore dans le dos depuis 30 ans, la cicatrice de ce coup de couteau, dont la force qui l'animait submergeait l'homme qui le porta avec son corps mais sans son âme.

Ce maquereau possédé n'est pas seul, et toute la terre est en ce moment dans son cas. Mais personne ne veut le croire, car le truc des initiés est de se mettre dans le corps des

gens afin de nier ceux qui les accusent, et de les faire mener en prison ou dans des asiles d'aliénés. J'ai passé ma vie depuis trente ans à repérer à travers le monde, toutes les sectes qui agissent sur les consciences des gens, et je crois que je les connais toutes. Il y en a en Afghanistan, au Turkestan, au Thibet, chez les bonzes des lamasseries, il y en a chez les Musulmans des Indes, mais les plus redoutables sont celles de ceux, qui encore ne s'avouent pas initiés mais travaillent tout de même jour et nuit dans l'occulte, prenant leur appui dans le mystère du corps humain. Ces sectes se disent être en esprit, et les esprits des corps où elles travaillent se prétendent les maîtres de ces corps, et y diriger de l'intérieur le moi et le corps de l'homme ou de la femme qui les portent, eux. Ce qui est la pensée la plus tétanisante et épileptisante que j'aie jamais connue. C'est la religion catholique chrétienne qui est à la base de cet état de fait. Car elle s'est voulue esprit et non corps, ou comme dans la religion intrinsèque de Jésus-Christ elle voit dans le principe du corps un vide qui se fait plein, et remplit

peu à peu le plein qui n'est aussi que son dégagement. Ce qui veut dire qu'il y a à la base de chaque corps vivant, un gouffre abîme, un ange qui peu à peu le remplit des caves de l'éternité et veut, par submersion, prendre sa place en lui. C'est pour avoir voulu divulger ces choses que j'ai partout été traité de fou et finalement en 1937, *mis en prison, déporté, agressé sur un navire, interné, empoisonné, encamisolé, mis en état de coma et que je ne suis pas encore parvenu à retrouver ma liberté. Quand les anges dont je vous parle se lèvent au sein de certains corps, les plus furieux envoûtements partent sur moi et sur certains hommes de mes connaissances, et tout de même, de par la terre, j'en connais à cette heure beaucoup qui n'ont pas voulu de cet état de fait. Et il y a à la base de ces envoûtements une vieille affaire de stupéfiants, qui remonte à avant le déluge et bien avant la création. Ce n'est pas pour rien que les Anglais, il y a bien des années, ont fait brûler les champs d'opium en Chine et qu'on a interdit sur toute la terre le libre usage de l'opium, de l'héroïne, de la morphine et de*

toutes les plantes prétendument convulsivantes comme le peyotl, le curare, l'agar-agar ou le béribéri. C'est pour empêcher les hommes d'en revenir jamais à une vieille notion prégénitale de l'être que toutes les sectes et les religions ont enfouie. C'est que la vie n'est pas cet ennui distillé où l'on fait macérer notre âme depuis sept éternités, elle n'est pas cet infernal étau où moisissent les consciences, et qui a besoin de musique, de poésie, de théâtre et d'amour pour de temps en temps éclater, mais si peu que ce n'est pas la peine d'en parler. L'homme de la terre s'ennuie à mort, et si profondément en lui-même que maintenant il ne le sait plus. Il se couche, il dort, se lève, se promène, mange, écrit, il avale, il respire, il chie comme une machine baissée de ton, comme un résigné enterré dans la terre des paysages et que le paysage a soumis à lui comme un serf qu'on a garotté sur le billot d'un mauvais corps, et soumis à des lectures, *bonjour, bonsoir, comment allez-vous, le temps est au beau, la pluie va rafraîchir la terre, que disent les informations, venez donc prendre le thé chez moi, le trictrac,*

les cartes, les boules, le jeu de dames et les échecs, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, je veux dire que ce n'est pas cela qui définit la vie immonde où nous vivons. Ce qui la définit c'est qu'on nous a distillé à tous nos perceptions, nos impressions et que nous ne les vivons plus qu'au compte-gouttes, respirant l'air des paysages par le dessus et le rebord et l'amour par le dehors du panier, sans pouvoir prendre tout le panier. Et ce n'est pas que l'amour n'a pas d'âme, c'est que l'âme de l'amour n'est plus. Avec moi c'est l'absolu ou rien, et voilà ce que j'ai à dire à ce monde qui n'a ni âme ni agar-agar. C'est qu'il y a dans le surréalisme de transe, dans l'état de transe, un limon qui a été desséché par les religions et par leurs rites, depuis sept éternités servis par tous les bourgeois et tous les lâches de la terre et de la vie. Et ce limon est régénérateur, il ne s'appelle pas la poésie des poètes, ni la musique des harmonies, ce n'est pas un nom mais le corps même de l'âme, âme que le Christ a chassée de la vie pour la conserver dans son paradis (ci-gît) et que les sectes des initiés de la

terre ont détournée vers des centres secrets afin de la rendre au compte-goutte, journellement, à qui il leur plaît. Ce qui ressemble le plus à cette âme, c'est l'opium, l'agar-agar, l'héroïne, le béribéri. Le peyotl et la cocaïne en sont comme des extraits pervertis. Mais l'alcool est sa cuite éternelle, c'est-à-dire son assèchement. C'est pourquoi les delirium tremens de l'alcool n'ont jamais cessé d'être permis avec l'hystérie et l'épilepsie qui génération par génération en proviennent, alors que des armées de flics, de médecins, d'infirmiers et de religieuses s'élèvent contre les soi-disant toxicomanies. Ceux qui prennent des drogues, c'est qu'ils ont en eux un manque, génital et prédestiné, — ou que poètes de leur moi en vie, ils ont senti avant les autres hommes ce qui manque depuis toujours à la vie — . Car l'opium depuis des éternités n'intoxique qu'à cause de l'envoûtement qui fut jeté sur lui. Et qui consiste à avoir décapé de lui l'assaut ressaut d'une puissance

potam am cram
katanam anankreta

karaban kreta
tanamam anangteta
konaman kreta
e pustulam orentam
taumer dauldi faldisti
taumer oumer
tena tana di li
kunchta dzeris
dzama dzena di li

kama le train s'en est allé dans Ule, a vu ravir la kroule de Tulé.

Il y a dans l'opium le secret d'un immortel levain, desséché par le pain azyme, et l'alcool des vins consacrés, violé aussi dans de sombres partouses au Caucase ou dans l'Himalaya.

Talachtis talachti tsapoula
koiman koima nara
ara trafund arakulda

qui est un rythme d'exorcisation contre l'assèchement de l'opium par les partouses et les consécrations. Cet assèchement de l'opium est vrai, car venu d'une âme de vie,

d'un corps en montée éternelle de vie, il ne peut que donner le ressaut sans la tombe, cette tombe atomique du corps où par chute au dépositoire interne se perd la force qu'il apportait. D'où se perd cela, quand elle est gain sur gain, et que la force apportée par l'opium loin de descendre le corps le monte, et par le fait, elle lui fait prendre un élan sur soi-même, lui ouvre le gouffre d'immortelle survie, que la haine de je ne sais quel esprit de la tombe bloque dans les moelles de l'intoxiqué? L'arrière rehaut que l'opium apporte n'est pas une paresse à vivre, mais la force d'un peu plus vivre, c'est-à-dire de se dépasser. C'est ce que ne font pas les intoxiqués : ils paressent au lieu de chercher à se surmonter. Pourquoi? Parce que l'opium même a été changé par la perte antique d'une âme que les Anglais, il y a vingt ou trente ans en Chine ont voulu achever de carboniser. — C'est cette âme qu'ils ont suppliciée en Chaucer, fait monter sur le bûcher en Jeanne d'Arc et essayé d'exterminer en Chine parce qu'ils étaient de la race des blancs, et que l'opium est noir et qu'ils ont voulu exterminer le noir.

Le rehaut de la gorge du souffle, le surcrachat de la goutte arrière qui remonte toujours d'en bas, et bas sur bas plonge, le fond en force pour une force encore plus bas dressée, ce tremblement d'un sombre clitoris, ce giclement d'une érection sanglante qui ne se perd pas mais sans finir recrée, c'est tout cela que tient l'opium en soi-même quand il n'est pas dénaturé. Je dis donc que si l'opium intoxique c'est parce qu'il est dénaturé. — Et qu'il le fut par des manœuvres sombres, en haine de son surréalisme secret.

L'opium ne fait pas comme le peyotl voir des choses en halluciné, il les fait faire, sans merveilleux, mais en rendant toujours plus merveilleusement acceptable la peine qu'il y a à rejoindre les choses dans l'ordinaire de la vie. La table où je mange est de bois brut, sans opium je la vois ocre sale, alors qu'au fond elle ne l'est pas. L'opium me la rend telle qu'elle est sur la terre de sa forêt, servante pleine de pitié, rouge breughel, sang des supplices que toute matière a endurés avant de pouvoir me supporter. C'est un stade mais il y en a un autre à l'opium.

C'est que le corps de chair molle et de bois blanc lancé sur moi par je ne sais quel père-mère dans l'opium se transformera, réellement *se transformera. Et peut-être n'aurai-je plus besoin de table, mais pourrai-je planter des forêts pour libérer tant de matière enterrée dans la terre de l'éternité. Forêts de corps qui sont des âmes et d'âmes enfin devenues êtres, parce qu'elles seront des flammes corps. Rien ne se perd mais tout se crée et c'est dans l'opium que la vie fut créée un jour, mais la haine l'a dénaturée. Je sais dans quels centres secrets fut toujours distillée cette haine. Je vous les ai déjà abondamment désignés. Mais la terre où je me survis ne fut jamais une hallucinée de rêves qu'elle rejette en réalité. Et je crois bien qu'elle va bientôt éclater. Il faut que cette lettre aille rejoindre les précédentes dans le livre où elles seront recueillies.*

Antonin Artaud.

A Monsieur Henri Parisot.
Rodez, 27 Novembre 1945.

Mon bien cher ami,

JE vous remercie de la grande joie que vous m'avez donnée de publier le Voyage au Pays des Tarahumaras. *Car j'ai très bien senti à recevoir et à voir ce petit livre que sa publication n'était pas seulement la pensée d'un éditeur qui publie un ouvrage, mais celle d'un* ami *qui aime ce que je fais et qui a voulu qu'Antonin Artaud, relégué par la majeure partie des Français dans des asiles d'aliénés, soit toujours considéré comme vivant, pensant et écrivant et puisse*

manifester publiquement ce qu'il pense et dont les lettres qui suivent le Voyage au Pays des Tarahumaras *sont le témoin.*

De ces lettres vous n'avez pu publier qu'une à la suite du Voyage, *mais vous avez eu le très grand cœur de me demander de recueillir toutes les autres dans un livre spécial. Je vous remercie de toute mon âme, et vous ne pouvez savoir à quel point je tiens à ce qu'elles paraissent toutes, et notamment celle que je vous ai écrite après celle du 7 Septembre* 1945 *que vous avez jointe au texte du* Voyage, *et la longue lettre de vingt pages où je raconte les principaux événements de ma vie, depuis le coup de couteau que j'ai reçu devant l'église des Réformés à Marseille, jusqu'à la tentative d'assassinat que j'ai subie sur le « Washington » qui me ramenait d'Irlande, car je veux que la conscience des derniers amis que je peux avoir sur cette terre et qui sont mes derniers lecteurs, soit éclairée et comprenne que je n'ai jamais été fou ni malade, et que mon internement est le résultat d'un épouvantable complot occulte où toutes les*

sectes d'initiés chrétiens, catholiques, mahométans, juifs, bouddhistes, brahmaniques, plus les lamas des lamasseries thibétaines, ont participé.

Cet internement fut donc une affaire de religion, d'initiation, d'envoûtement, de magie noire et aussi et surtout de magie blanche quoiqu'on en ait.

A l'heure qu'il est la liberté m'a été rendue par le médecin chef d'ici, qui a fini par se convaincre qu'on l'avait, lui aussi, trompé sur mon compte, alors qu'il voulait n'être qu'un ami pour moi et qu'on l'a forcé par magie, à me considérer en médecin. Il y a une femme de Rodez, une bourgeoise qui est catholique pratiquante, qui est venue le voir à mon sujet, bien que ne me connaissant ni d'Eve ni d'Adam, et qui pendant cinq minutes, et à son insu, l'a endormi *et envoûté dans son bureau afin de changer sa conscience à mon sujet. Il a vraiment dormi, c'est-à-dire est resté inconscient pendant cinq bonnes minutes, et reprenant conscience de lui-même, il n'a plus su ce*

*qu'on lui avait fait pendant ces cinq minutes, mais il n'était plus le même et avait un autre moi qui me voyant lutter contre les mauvais esprits et les démons, avec le système de souffle que j'ai inventé et dont j'ai dit un mot dans l'*Athlétisme affectif, *n'a plus pu par moments comprendre que ce que je faisais ici n'était que le prolongement et l'extension de mon idée de théâtre dans le réel, lui, ce médecin, qui a la collection de tous mes livres dans sa bibliothèque et qui, aimant par dessus tout ma manière de déclamer Baudelaire ou Edgar Poe ou surtout Gérard de Nerval, n'a plus pu comprendre tout à coup l'extension de cette déclamation à un ton de psalmodie scandée et incantatoire, n'a plus pu la comprendre et la supporter alors qu'elle est à la base de tout mon théâtre et de la danse du peyotl dont il s'est montré enthousiasmé de lire la description dans le* Voyage au Pays des Tarahumaras. *La raison en est bien simple, c'est que ces incantations, quand je les fais —et je ne peux pas ne pas les faire très souvent—, chassent les mauvais esprits, et que les mauvais esprits qui sont*

des centaines de milliers d'hommes vivants et respirants de par toute la terre ne veulent être chassés ni de mon corps ni du vôtre, ni de celui du docteur F... , ni de celui, entre autres de René de Solier qui, paraît-il, s'est plaint de mon système de souffle et de chantonnement. Est-ce à vous qu'il s'en est plaint? Et est-ce lui qui s'est plaint ou sont-ce les esprits qui le possédaient ce jour-là et parlaient par sa bouche, son être et son corps? Et ces esprits ne veulent pas être chassés parce que mon corps est bon, et que ma douleur est bonne pour eux et que c'est en souffrant de poison, de comas, de mauvaise nourriture et de privation d'opium que les êtres de mauvais esprit prennent mes forces dans le cadavre que je suis, le cadavre ambulant que je suis et qui se promène comme un mort vivant dans la vie, depuis le coup de couteau reçu en 1916 *à Marseille devant l'église des Réformés sur l'ordre des initiés et de la main d'un souteneur qui ne me connaissait même pas. Tout cela, mon cher Henri Parisot, parce que, comme je suis allé sur les hauteurs de la montagne du Mexique à cinq mille mètres, chez les*

Tarahumaras, pour faire cesser certaines pratiques de magie *dont j'ai été depuis tonjours victime, et avec moi les quelques amis sur terre qui m'ont toujours aimé vraiment, je compte aussi aller au Thibet pour achever d'assassiner la magie en exterminant avec la canne que j'ai préparée et qui remplacera celle que j'avais en Irlande, tous les êtres mauvais qui la créent et la lancent sur les consciences qui m'aiment et me suivent* afin de les asphyxier. *En* 1936 *je savais tout cela, mais je l'oubliais dans la vie ordinaire de tous les instants et je me croyais un simple écrivain et, souffrant de me désintoxiquer à cheval chez les Tarahumaras de l'héroïne que j'avais prise, je ne savais pas très bien de quoi je souffrais en plus et que je souffrais d'une horde monstrueuse de chacals envoûteurs massés de tous les points de la terre autour de ma conscience de lutteur afin de la dissoudre et de parvenir à l'exterminer. Car je me veux sempiternel, c'est-à-dire un moi qui bouge et se crée lui-même à chaque instant, et non éternel, c'est-à-dire ayant un moi absolu et qui me commande toujours du haut de*

son éternité par l'esprit de tous les doubles qui ne veulent pas avancer, mais perdurer dans leur confiture inaliénable de bouddhas contemplatifs de je ne sais quel éternel esprit qui n'a jamais existé, quand c'est toujours le corps actuel de notre être immédiat dans le temps et l'espace sempiternel qui existe, et non les doubles du passé intitulés éternité.

Aller au Thibet pour moi, c'est d'abord écraser le Thibet de l'âme, l'Himalaya de l'âme dans mon corps et faire de mon corps un himalaya où les esprits de haine ne pourront plus accéder jamais. Toutes les âmes qui m'aiment seront-elles aussi d'autres himalayas à côté du mien et que j'aiderai à exister contre la haine qui a voulu les perdre et n'a cessé de les rabaisser.

Ceci est toute la vérité de mon histoire et de ma vie.

A *vous,*

Antonin Artaud.

Lettres de Rodez

imprimées en février 1946 par Guy Lévis Mano, ont été composées en Bodoni italique corps dix.

Le tirage a été limité à 666 exemplaires, soit 1 exemplaire unique sur vieux japon marqué 0 accompagné des manuscrits - 13 sur vélin d'Arches - 22 sur vélin du Marais - 130 sur vélin spécial & 500 sur vélin blanc, numérotés de 1 à 13 - de 14 à 35 - de 36 à 165 - & de 166 à 665.

Il a été tiré en plus pour les Amis de G L M 25 exemplaires marqués de A à Z et signés par l'éditeur.

Cet exemplaire porte le numéro

80

★

G. L. M. IMPRIMEUR G. L. M. ÉDITEUR COL 16.0081

ÉDITEUR N° 107 IMPRIMEUR N° 107

DÉPÔT LÉGAL 1er TRIMESTRE 1946